



FERNAND LÉGER, MÉCANIQUES DU TRAVAIL ET DU LOISIR

Léger chez Soulages, c'est comme un retour d'ascenseur. Après des collections permanentes du musée consacré au peintre de l'Outrenoir, son ballet de couleurs franches tranche. Hommage à la légitime transmission et au partage d'expérience, cette exposition en forme de petite rétrospective s'inscrit dans un cycle sur les grands modernes. Picasso, Calder et Le Corbusier mais aussi Yves Klein puis Chassac et CoBrA : procession que Benoît Decron, directeur du musée, poursuit fièrement avec Fernand Léger (1881-1955), s'enorgueillissant d'être ainsi « passé par tous les arcanes de la modernité ».

PAR ERWIN ORASSIBÉ

Fernand Léger. La vie à bras-le-corps

Musée Soulages, Rodez

Du 11 juin au 6 novembre 2022

Commissariat : Benoît Decron et Maurice Fréchuret



Si une première rencontre a lieu à leur galerie parisienne commune, celle de Louis Carré, à la fin de l'année 1949, c'est une grande céramique murale présentée lors de l'exposition *Sculptures polychromes* de Léger en 1953 qui marque le jeune Soulages. « T'as raison mon vieux, il n'y a que le noir et le blanc ! » lui déclarera avec bonhomie son aîné de 38 ans. Si l'exposition de Rodez ne s'embarrasse pas de chronologie, elle joue avec brio des thèmes qui ont concentré l'attention du peintre natif du Havre. La ville comme un vaste chantier où se construit la vie moderne l'occupe largement, émerveillé par ses échafaudages où sont jonchés les travailleurs dont le corps devenu cylindrique façonne une ville nouvelle. Si son premier voyage à New York en 1931 frappe son regard – il dira y avoir observé « l'apothéose de l'architecture

Vue de l'exposition *Fernand Léger. La Vie à bras-le-corps*, musée Soulages, Rodez, 2022.

verticale » –, il ne représente son « spectacle colossal » qu'en 1938-39, dans une série de sept études préparatoires à la gouache dont l'une est présente à Rodez. C'est à Paris, où il vit depuis 1900, qu'il s'exerce à la perception des stimuli et des contrastes que lui offre la ville, assemblant la profusion urbaine en vision dynamique dont témoignent déjà en 1912 *Les Toits de Paris*. Profession de foi d'un artiste qui croit en des lendemains qui chantent, Léger pose son regard sur le monde du travail. *Le Mécanicien*, figure de proue de son œuvre, ouvre l'exposition. Répondant à l'appel de la seconde révolution industrielle, il offre, dès le sortir de la guerre en 1918, un nouveau visage au corps de l'ouvrier. L'œil cubiste donne à la force du bras gonflé par l'effort les attraits du pouvoir, sa cylindricité participe autant d'un érotisme froid que d'une tentative de valorisation d'un homme appelé à l'essor d'un monde nouveau. La moustache, la cigarette et toujours, ces

bras presque mécanisés, dont les poignets se croisent avec élégance et dont l'index pointe vers les hauteurs. Derrière, la couleur, encore contenue à cette époque par la forme, met en tension cette figure, tout comme le rapport entre le modelé de celle-ci et l'aplat du fond. Le corps apparaît chez Léger comme un assemblage qu'il ne cesse de marteler, avec pour instrument un lexique formel issu de sa version du cubisme : la ligne, le cercle et de légères nuances en gage de profondeur.

Le travailleur se fond avec sa machine qui, désormais, ne se repose plus. La société tout entière s'emballer, produit, le bras desserre la vis et la guerre se fait oublier. Léger, habitué des divertissements, prend le pouls de ce pan plus

humain de la modernité. Dès 1936, la victoire du Front Populaire configure tout autrement le champ social : les congés payés et la semaine de quarante heures laissent une place à des loisirs jusqu'alors inaccessibles. Pour autant, leur peinture ne se fait pas en opposition à celle du travail, mais s'inscrit en adéquation avec celle des pratiques sociales d'un monde ouvrier aux libertés nouvelles. Ce plaisir à peindre des activités dilettantes apparaît en 1917, avec *La Partie de cartes*, issue de l'observation sur le front de soldats au repos. « Premier tableau où j'ai délibérément pris mon sujet dans l'époque » selon son auteur, ce reflux de la politique de la toile s'arrête avec la Seconde Guerre mondiale, qui voit Léger s'exiler à New York où, enfin, il libère la couleur de la forme. *Les Quatre*





Cyclistes (1943-48) doivent leur spécificité à un goût nouveau. En 1948, il présente à Paris ce tableau qui, s'il reste fidèle à sa conception de la « figure-objet », exhibe un type nouveau qui doit beaucoup à son séjour américain : coupe à la garçonne, tablier droit à la ceinture ample, vêtement désormais lâche de quatre femmes travailleuses. Des ouvrières en congés, aux visages impassibles mais dont l'exaltation déborde par ces aplats de couleurs libérés de leur dessin. Fernand Léger, admiratif mais railleur, en dira : « Le mauvais goût, la couleur forte peut donner ici le plein usage de son pouvoir... Si je n'avais vu ici que des filles habillées avec goût, je n'aurais pas peint ma série des cyclistes. »

À gauche : Fernand Léger. *Le Mécanicien*. 1918, huile sur toile, 65 × 54 cm. Centre Pompidou – Mnam / Cci, Paris.

Ci-dessus : Fernand Léger. *La Partie de campagne* (deuxième état). 1953, huile sur toile, 130,5 × 162 cm. Centre Pompidou – Mnam / Cci, Paris.

Synthèse des éléments qui ont fait la peinture de Léger, *La Partie de campagne* peinte l'année avant sa mort en 1955 s'impose en fin de parcours. La composition est rigoureuse ; deux baigneuses, ce qui semble être un amant en costume au bord d'un cours d'eau, hommage à ces peintres nommés ou Fragonard, Manet ou Renoir, scène dans laquelle s'imbrique l'irruption de la vision moderne d'une automobile qu'un autre personnage s'affaire à réparer à l'orée d'un bois rappelant les plaisirs de l'échappée en campagne d'une France encore largement rurale. Le dessin est franc et, comme Pierre Soulages avait pu l'apprécier, réduit au noir. Enfin, dans un geste souverain, l'orange, le bleu, le vert, le rouge et le jaune, circulaires, éclatent de part et d'autre de la composition. Cette *Partie de campagne* réparatrice dans son évidence au bonheur apparaît comme la captation d'un moment de joie partagé avec des êtres chers. « La couleur est un besoin naturel comme l'eau et le feu », a pu écrire le Fernand le généreux en 1946. ■